

la conversation de s'élever, comme auparavant, sur tous les tons. Celle qu'on eût écoutée avec un religieux silence dans une salle de théâtre, ne paraissait pas mériter d'être entendue gratis dans un salon. Elle devait y jouer, hélas ! le rôle de ces brillants oiseaux de luxe qu'on enferme dans une volière, qu'on exhibe avec orgueil aux regards des amateurs, mais dont les notes splendides sont couvertes sans scrupule par le bruit de la causerie. Et pourtant, que d'harmonie, de méthode et d'art dans la voix de mademoiselle Prémontier ! Quelle souplesse dans ses trilles multipliées ! Quelle expression partant !

J'étais dans le ravissement et m'efforçais, par la puissance d'une attention soutenue, de lutter contre le bruit assourdissant de la conversation. La mélodie que j'entendais me paraissait si douce, si plaintive ! Elle remuait si délicieusement les fibres de mon cœur ! C'était le cri d'une âme malade poussé par un compositeur de génie et rendu par une interprète pour qui l'art ne paraît pas avoir de secrets.

A peine les dernières modulations de l'artiste avaient-elles résonné, que les applaudissements les plus frénétiques couvrirent sa retraite.

—Vraiment, mademoiselle, fit un monsieur dont l'organe glapissant n'avait cessé de résonner pendant le morceau, vraiment, votre voix acquiert chaque jour plus d'ampleur et de sonorité. Vous chantez à ravir !

—Je ne regrette pas, reprit une dame qui, depuis le commencement de la mélodie jusqu'à la fin, n'avait cessé de minauder, je ne regrette pas les concerts, puisque, grâce à vous, j'ai retrouvé ici une partie des jouissances auxquelles une question d'économie m'a dernièrement forcée de renoncer.

Une jeune fille, dont la mère prônait la grande facilité d'exécution, fut ensuite priée de succéder à Mlle Prémontier. Mais la musicienne tant vantée, par l'imagination maternelle, jouait par *trop chrétiennement* : sa main gauche ignorant toujours ce que faisait sa droite. Ce qui ne l'empêcha pas, cependant, de s'incliner avec joie devant l'eau bénite de cour dont elle se vit inondée en regagnant son siège.

J'échangeai un malicieux sourire avec mon interlocuteur, et je m'apitoyais avec lui sur l'assurance superbe de ces banales écorcheuses d'oreilles qui ne craignent pas de mesurer leur médiocrité avec le talent d'artistes véritables lorsque sonna l'heure du dîner.

A cet appel, trois ou quatre jeunes gens descendirent quatre à quatre les degrés de leur cher escalier, et j'ai oui dire que leurs yeux, si hermétiquement fermés là-haut, s'ouvrirent démesurément grands devant les perdreaux appétissants, les salades, les gelées brillantes, les gigantesques pyramides de macarons, et surtout les rangées de bouteilles, à la mine avenante et respectable qui couvraient la table de rafraîchissements. On attaqua le tout, paraît-il, avec une vigueur admirable. C'est à table, du reste, que plusieurs personnes ont les meilleurs arguments. On prit aussi là plus d'esprit que l'exigüité de la cervelle en pouvait contenir.

Mais je ne puis critiquer trop amèrement l'appétit et la soif de ces messieurs : certaines dames de ma connaissance pouvant soutenir une lutte glorieuse avec la voracité masculine. Ce soir-là, je fus témoin de plus d'un exploit de ce genre.

Il ne faudrait pas en conclure que les jeunes gens doivent s'appuyer sur ces faits isolés pour baser leur jugement sur le compte de plusieurs jeunes filles—que ces théories s'appliquent à la gourmandise ou à tout autre objet.

On en verra, par exemple—et il est bon de constater que ces critiques viennent souvent des faits et des insignifiants—on en verra, dis-je, qui parleront sans cesse de la coquetterie et de la légèreté du beau sexe. Ignorent-ils, ceux-là, qu'ils sont la cause indirecte de ce qu'ils se plaisent à blâmer chez les autres ? Plus d'une jeune fille peut leur répondre : "Je vous dois ma futilité, mon amour pour le plaisir. Si, au sortir du couvent, où j'ai puisé des leçons de sagesse, j'avais rencontré, au lieu d'étourdis qui vantent la fraîcheur d'un chapeau, la nuance d'une robe, des jeunes gens sérieux capables de m'initier à leurs études, à leurs nobles aspirations, peut-être mon esprit, si volage aujourd'hui, eût-il profité plus longtemps des austères principes que l'on m'avait inculqués."

D'ailleurs, chère Amélie, à qui certains damoiseaux adressent-ils de préférence leurs hommages ? Est-ce à la jeune fille que sa grande réserve, sa tranquillité d'esprit, leur fait qualifier de Sainte Nitouche, de glace du pôle nord, ou à celle qui paraît la plus frivole et la plus mondaine ?

Ils se plaisent encore, ces judicieux critiques, à blâmer le manque d'économie, l'extravagance féminine. Mais ils sont souvent les premiers à critiquer les détails d'une toilette simple et peu coûteuse.

La naïveté, l'ignorance qui se rencontrent chez quelques jeunes personnes, trouvent en eux des censeurs également sévères, et pourtant, il est certain, tu le sais, que parmi ceux-là même qui se piquent d'esprit, il s'en rencontre qui, dans une réunion, donneront invariablement la préférence aux ignorantes et aux sottises.

Voilà, chère amie, les réflexions que j'eus le loisir de faire pendant cette soirée, et voici celles que j'ai faites depuis : Si j'étais maîtresse de maison — mes salons,

fussent-ils vastes comme ceux de Versailles, mes revenus égaux à ceux de Crésus, mes escaliers larges comme ceux de Fontainebleau, je n'admettrais chez moi qu'un certain nombre de jeunes gens recrutés parmi les plus intelligents et les mieux élevés. Je ne sacrifierais jamais les règles les plus élémentaires de la politesse à la scrupuleuse observance de ces mille et un détails d'étiquette dont tout le monde se plaint, mais dont personne n'a le courage de s'affranchir. La musique et le chant, silencieusement écoutés, animeraient le charme de ces réunions, et, au sortir de mes soirées, personne ne serait tenté de les définir ainsi : corvée pour les jeunes gens, tourment pour les mères, partie d'ennui pour certaines jeunes filles.

Mais c'est peut-être là une de ces utopies plus acceptables en théorie que faciles à mettre en pratique.

Maintenant, chère Amélie, dis-moi, ne trouves-tu pas que je joue, dans ma correspondance, le rôle d'un Aristarque par trop sévère, et, sans trop t'en rendre compte, ne blâmes-tu pas parfois la rigueur de mes jugements ? Je suis ainsi faite, vois-tu ; la mansuétude n'a jamais été mon partage, mes convictions n'ont jamais été sacrifiées à la crainte du blâme, et quand je m'efforce d'adoucir mes critiques, je constate combien le poète avait raison de dire :

"Chassez le naturel, il revient au galop."

Je compte bien aussi qu'on aura plus d'indulgence pour moi que je n'en ai pour les autres. D'ailleurs, si je me trompe dans mes jugements, ce sera un grand argument en faveur de mon salut : l'hon. juge Bédard, d'aimable mémoire, se plaisait à dire qu'il était certain de recevoir, à sa mort, une sentence favorable. Il s'appuyait sur le syllogisme suivant :

On sera jugé comme on aura jugé les autres.  
Or, j'ai toujours jugé les autres de travers,  
Donc, je serai jugé de travers et je serai sauvé.

Mais c'était un juge, et je ne suis que  
Ta pauvre amie,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

## LETTE D'UN MISSIONNAIRE

(Suite et fin.)

LAC ABITIBI, 10 Juin 1882.

MON CHER M. JULIEN,

Nous fûmes si ravis de sa musique que d'un commun accord nous décidâmes de donner son nom à notre canal. Je fus chargé d'exécuter la sentence à la pointe de mon crayon. Voguant sur les ailes de notre *Apakandjikuc*, nous fûmes agréablement trompés de ne pas trouver la rivière aussi ennuyante que son nom voudrait le faire croire. Car, sur tout le parcours ce fut le même concert, et le soleil était des plus radieux. Une telle joie dans la nature était le présage de quelque événement extraordinaire. En effet, au sortir de la rivière, une brise de vent de sud (chose rare ce printemps) nous apportait avec sa chaude haleine un moyen rapide de traverser le Lac Long, qui, sur un espace de 30 milles, s'étend du sud au nord entre deux chaînes de rochers entrecoupés de longues savanes, sur une largeur variant de un à deux milles. La voile fut déployée et dans quelques heures nous avons franchi le lac, qui sans cela aurait fini par devenir, lui aussi, fort ennuyant. Il n'y a plus qu'un grand lac qui nous sépare de la hauteur des terres, c'est-à-dire de l'endroit où les eaux se divisent entre la vallée du St-Laurent et celle de la Baie d'Hudson. Je dis un lac, mais il faudrait dire une succession presque infinie de lacs de toutes grandeurs qui se tiennent depuis le Lac Supérieur jusqu'au Labrador et qui forment les inépuisables réservoirs qui alimentent les riches rivières de notre pays. Ici le bois franc a complètement disparu. La seule végétation qui ait droit de cité sont quelques épinettes rabougries et d'immenses massifs de tremble, ce qui donne au paysage un aspect maigre et austère. Les côtes sont basses et on croirait vraiment que nous sommes sur le point culminant de la machine ronde. De gros nuages foncés, pilés et entassés sur l'horizon et rasant le dessus des forêts, semblent annoncer qu'ici la terre est plus près du ciel. Il est trois heures de l'après-midi et pas un souffle ne fait rider la surface de l'onde, pas un bruit ne trouble cette vaste solitude que le clapotement de nos avirons. L'*Apakandjikuc* vole à tire d'aile vers une longue pointe bleue au-delà de laquelle nous avons hâte de découvrir un nouveau spectacle. Enfin nous y voilà, et jetons un cri d'admiration en nous trouvant soudain en face de trois pics gigantesques qui dominent au loin l'étendue du bois et des eaux. Ils se détachent en bleu foncé sur le ciel grisâtre et semblent avoir été posés là comme les colonnes d'Hercule pour marquer la limite de la hauteur des terres. C'est sur le sommet de l'une de ces montagnes que les jongleurs ont coutume d'aller conjurer le manitou. C'est là aussi que les apprentis devins et sorciers vont faire leur temps de noviciat, qui consiste à passer sept jours sans boire ni manger. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il leur

faut passer tout ce temps juchés dans la tête d'un arbre. On me raconte que l'an dernier un de ces fervents anachorètes, après cinq jours d'abstinence totale, dégringola de *brancha in brancham*, et n'eut plus le courage de remonter ; s'exposant, par cet acte de lâcheté, à compromettre sa sainte vocation. C'est aussi sur cette célèbre montagne que s'est endormi dans les bras du manitou le fameux Teikabic, après avoir dévoré sa femme et sept de ses enfants.

Ce vieux jongleur est mort dans sa superstition l'autonne dernier, après avoir obstinément refusé les invitations du missionnaire à le faire chrétien.

Cette race de Bélial disparaît peu à peu ; du moins les vieilles jongleuses qui existent encore dans les tribus, ont soin de faire les conjurations en secret du missionnaire. Pendant que nous étions absorbés à considérer les pics mystérieux, les grondements du tonnerre commencent à se faire entendre, puis un vent impétueux accourt du sud-ouest en faisant craquer les arbres. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter à terre et déjà le lac était en furie, tandis qu'une pluie battante nous inondait de part en part. Notre Brillante Etoile nous avait jeté justement dans un vieux campement de chasseurs, et pendant que se passait la tourmente nous pûmes déchiffrer sur le tronc d'un cèdre les caractères suivants : "*Nougoru mak'sa ningu nanzika'sa*. Aujourd'hui j'ai rencontré un ours." C'est la façon des sauvages d'écrire ainsi leur bonne ou leur mauvaise fortune dans leurs exploits contre les animaux. Pour en perpétuer le souvenir, ils élèvent des trophées avec les crânes des ours, des chevreuils, des castors et autres. Presqu'à chaque pointe sur la route on rencontre de ces dépouilles accrochées aux branches des arbres, comme pour dire au passant : "Regarde les témoins de ma valeur."—*Violenta non durans*. L'orage s'apaisa aussi vite qu'il était tombé sur nous. Nous pûmes alors remonter en canot et continuer notre marche vers une grande baie du lac au fond de laquelle se trouve le portage qui allait nous introduire sur le versant de la Baie d'Hudson. A mesure que nous avançons, nous remarquons que l'eau depuis longtemps fort sale devenait de plus en plus boueuse, à tel point que cette opacité empêchait la réflexion des arbres. Est-ce bien là, disais-je à mes compagnons, les sources limpides où s'alimentent nos belles rivières ? Nous ne tardâmes pas à trouver la cause de cette malpropreté qui, d'ailleurs, n'était qu'accidentelle. Un sale petit lac encaissé d'argile avait rompu ses digues emportant au loin la vase et le limon dont il infectait tout sur son passage. Nous nous hâtâmes de franchir ces bords marécageux et nous arrivâmes, à notre grande surprise, à l'embouchure d'un petit ruisseau aux eaux limpides et pures comme le cristal. Ce ruisseau n'a que 25 ou 30 pas de longueur ; il s'élançait du sein de la terre au pied d'un petit coteau. Cette charmante source est la plus élevée qui coule vers l'Ottawa, la dernière limite par conséquent des eaux du sud-est. C'est une tradition sacrée qu'un voyageur ne doit point passer à cette fontaine sans goûter à ses eaux, qu'il ait soif ou non. Nous fîmes plus que cela, en y établissant notre camp pour la nuit.

Le lendemain les oiseaux vinrent encore nous tirer de notre sommeil. Nous quittâmes à regret nos couches de sapin, pour franchir le portage fatal où nous disions adieu à la grande vallée du St-Laurent. Comme le Canadien errant je chargeai les eaux du petit cricque de porter mes souvenirs à mes amis d'Ottawa, et le sac sur le dos nous descendîmes la pente septentrionale. Un vent du nord glacé nous attendait sans doute pour nous annoncer que désormais nous allions avoir affaire à la caressante haleine de la mer polaire. Les premières eaux que nous rencontrâmes de ce côté sont plus limpides que celles de l'autre bord, mais elles sont terriblement gonflées et inondent toute une grande savane, et il faut marcher sur des ponts flottants au risque de tomber à chaque pas avec notre pesant bagage.

Enfin nous voilà lancés sur le grand lac, qui forme la source du fleuve Abitibi. C'est d'abord une baie entourée de marécages d'où nous sortons par un cricque tortueux dans le lac proprement dit. En passant près d'une pointe, les sauvages me font remarquer une "glissade de loutres" *Nikik otamikamik*. C'est ainsi qu'ils appellent de petites côtes de glaise où les loutres viennent s'amuser à prendre des glissades. Il paraît que ce sont ces folâtres amphibiens qui ont inventé l'usage des *tobogans*. Je n'entreprendrai pas de décrire notre route sur ce nouveau lac. Je n'y ai rien compris. On se croirait ici transporté dans les Mille Îles. Il faut être sauvage pour tracer une route à travers ce labyrinthe, où l'*Apakandjikuc* s'ébat pendant une quinzaine de milles. D'ici on aperçoit maintenant en arrière les trois pics du Manitou, qui de ce côté plus montagneux n'ont pas le même aspect de grandeur. Une fois traversé le lac Obataongacing (c'est-à-dire lac au Détroit sablonneux) nous entrons dans la rivière Abitibi proprement dite, par trois petits rapides peu considérables. En différents endroits les bords s'élargissent et forment des petits lacs, bordés de la plus pauvre végétation. Ici les bourgeons des arbres ne sont pas plus avancés qu'à Montréal à la fin d'avril. La bise est glacée, et nous grelottons dans le fond du canot. Nous marchons ainsi jusqu'au soir où le vent tombe et la tempé-